4

Ceux qui veillent

Être attentifs



Je n'avais jamais connu de nuit plus noire que cette nuit-là. Je me trouvais dans un village reculé de l'Ouganda oriental et la ville où nous habitions n'avait pas de réseau électrique. De petits feux de camp se dressaient donc çà et là chaque soir pour éclairer la nuit. Les gens s'y donnaient rendez-vous pour parler, rire ou raconter des histoires, et leurs visages brillaient dans la douce lumière du feu de bois. Mais cette nuit était inexplicablement silencieuse. Nous avions quitté, quelques voyageurs et moi-même, la maison d'un ami missionnaire située à environ 500 mètres de l'école où nous étions en poste, mais cette courte marche nous semblait durer une éternité. Il n'y avait ni lune ni étoile et l'obscurité était si absolue que je ne voyais pas mes propres mains. J'ai allumé une lampe à pétrole et nous nous sommes serrés autour pour avancer. C'était la seule lumière à des miles à la ronde. Elle éclairait à peu près deux mètres de piste devant nous, puis plus rien, comme si nous marchions sur la crête du monde.

Tout était silencieux, sauf le grincement sinistre de la vieille lampe rouillée qui se balançait lentement et les cris des crapauds-buffles dans la nuit. J'étais terrifiée ; j'avais peur de l'obscurité, peur de ce qui pouvait se trouver au-delà du faible halo de la lanterne, peur de tout ce que je ne pouvais voir. Dans ce noir de poix, tous nos sens étaient en éveil. Je veillais, attentive à chaque son, à l'affût du moindre bruit. Tout prenait une

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

densité extraordinaire : je percevais la moindre variation du faisceau lumineux, j'entendais tous les cris des crapauds, le bruit de chacun de mes pas sur le sol pierreux. Je n'attendais qu'une chose : me retrouver en sécurité entre quatre murs et dans une pièce fermée à clé, loin de tout ce qui pouvait se trouver dans l'obscurité. Le lendemain matin, nous avons appris qu'une patrouille de soldats qui combattaient sur la frontière du Congo s'était approchée et avait semé la mort non loin du village. Tous les feux de camp avaient été éteints et toute la population s'était mise à l'abri, sauf nous.

Je ne suis pas prête d'oublier cette nuit-là, ni l'extrême concentration que demandait cette veille dans l'obscurité la plus profonde. Ces quelques centaines de mètres dans le noir sont à l'image de notre vie. Nous voyons seulement à quelques pas devant nous. Nous ne savons pas ce que nous réserve la prochaine heure et encore moins le jour suivant. Je me sentais vulnérable sur cette route sombre, non que j'aie été plus exposée que de coutume (je ne savais pas à ce moment-là que des combats faisaient rage dans les environs, et en réalité personne ne s'approcha de nous à aucun moment), mais parce que j'étais dans l'obscurité, presque seule, sans les choses dont je m'entoure habituellement – et qui me donnent l'impression d'être en sécurité et de contrôler la situation.

Dans notre extrême vulnérabilité nous ne pleurons pas seulement, nous veillons. C. S. Lewis écrivait dans son journal de deuil : « Personne ne m'avait jamais dit que le chagrin était à ce point semblable à la peur[1]. » Et comme ce dernier, je découvre que mon chagrin se transforme souvent en angoisse. Les difficultés par lesquelles je suis passée me font craindre tout ce qui pourrait arriver. Et je me surprends à dire : « Plus rien, mon Dieu. Ne m'enlève rien de plus ! ». Mais il est impossible de faire ce genre de marché avec Dieu.

Nous pouvons atteindre les plus hauts sommets de la connaissance et de la sagesse humaines et ignorer ce qui va se passer d'ici demain. Tels des veilleurs de nuit, nous ne savons pas qui viendra en premier,

1. C.S. Lewis, *Apprendre la mort* (1961), trad. J. Prignaud et T. Radcliffe, Paris, Cerf, 2019, p. 7.

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

le voleur ou l'aurore. Et nous sommes en communion avec le psalmiste qui compte sur le Seigneur « bien plus que les guetteurs attendent le matin, oui, plus que les guetteurs attendent le matin » (Ps 130.6). Mais notre angoisse demeure car nous ne savons pas quand viendra le jour, ni ce qui va nous arriver d'ici là. Notre vie est à l'image de notre marche sur cette route pierreuse, un pas devant l'autre, serrés contre nos proches, les yeux rivés sur le peu de lumière que nous avons reçu et nous reposant sur Dieu pour tout ce qui est au-delà.

Pour les chrétiens, veiller est une pratique, un devoir même. Nous sommes « à l'affût » de la grâce.

Nous proclamons à tous que même dans la nuit la plus profonde, quelqu'un veille sur nous, que nous pouvons nous reposer sur lui et qu'il ne nous abandonnera pas. Nous croyons que, même si le pire devait arriver, il y a une solidité à la beauté, celle de Dieu lui-même, qui ne disparaîtra pas. Notre position de veilleurs ne nous conduit pas à nier les horreurs de la nuit ; elle est – au contraire – un pari sur le matin qui vient.

La peur aussi nous rend vigilants, mais elle n'annonce pas l'aurore, seulement la désolation. Elle nous porte à croire que la grâce ne sera pas suffisante pour affronter ce qui vient et qu'il n'y a personne pour nous accompagner sur cette route sombre.

Dans la prière des complies, nous prions pour ceux qui veillent et je crois que ces paroles peuvent être comprises de façon littérale : nous prions pour les gardiens de nuit, les policiers, les pompiers et tous ceux qui ont l'œil rivé sur leurs radars. Mais nous intercédons aussi pour ceux qui veillent sans savoir ce qui les attend. Dans ce sens nous faisons tous partie de « ceux qui veillent ». S'il vous est déjà arrivé d'être réveillé en pleine nuit, concentré sur le bruit que vous n'êtes pas sûr d'avoir entendu ou sur les craintes qui s'agitent en vous, alors vous savez ce que veiller veut dire.

Veiller, c'est attendre, mais c'est plus que ça (et ça n'a rien à voir avec l'ennui éprouvé dans une file d'attente à la Poste ou au supermarché !). Veiller demande de l'attention, un profond désir et de l'espoir. C'est l'amoureux qui, un bouquet à la main, cherche un visage dans la foule d'un aéroport, la future mère guettant ses premières contractions ou l'ami qui fait les cent pas devant l'hôpital. Tel une sentinelle

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

Lorsque nous prions pour ceux qui travaillent, deux réalités se trouvent en tension : notre propre travail participe de l'œuvre de Dieu – faire briller la lumière dans les ténèbres – mais tout travail humain se produit aussi dans une obscurité bien réelle.

Nous prions pour ceux qui travaillent en sachant bien que le travail est souvent un lieu de frustration et de vanité, où l'homme se heurte à l'état de délabrement du monde. Nous y expérimentons ce que l'Écriture appelle le « labeur » (Ec 2.17-26). Nous semons et – apparemment – ne récoltons rien. Tous nos efforts sont vains.

Les Écritures font constamment la différence entre les « bonnes œuvres » pour lesquelles nous sommes faits et la réalité du « labeur » dans notre vie, les épines et les ronces qui font du travail lui-même un lieu de souffrance. La Bible contient de nombreuses lamentations sur le labeur, en plus particulier dans le livre de l'Ecclésiaste. Son auteur dit qu'il a « haï la vie » à cause du labeur (2.17), qui n'est que « vanité et poursuite du vent » (1.12-6.9). Ces versets ne sauraient être affichés sur les murs de nos bureaux comme un encouragement à la tâche, cependant, l'Écriture ne mâche pas ses mots : le travail peut souvent être source de déception, éreintant, peu gratifiant, vide de sens ou avilissant.

Une de mes amies, dont le mari a un excellent emploi dans le domaine technique, m'a raconté que son sommeil était souvent perturbé à cause de ses soucis au travail. Dans son domaine, au sein d'une débauche de génies, tous jeunes et pleins d'énergie, les êtres humains sont considérés comme des biens renouvelables. Un bon trimestre se traduit par de nouvelles embauches, un mauvais par des licenciements.

Nombre d'entre nous travaillons dans des entreprises où, d'une façon ou d'une autre, la santé, la vie privée, nos limites ou notre humanité ne sont pas prises en compte. Et beaucoup se morfondent une partie de la nuit à cause de leur travail. Plus nombreux encore sont ceux qui se couchent tard, faisant courageusement quelques heures supplémentaires pour tenter de se soustraire à leur misère.

Mais, bien que nous fassions tous l'expérience du labeur, de la frustration et de l'insignifiance au travail, nous ne pouvons ignorer que certains souffrent plus que d'autres – et ces derniers travaillent souvent pendant

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

que nous dormons. Bien que le travail de nuit s'accroisse dans tous les secteurs de la société, les plus jeunes, les plus pauvres et les moins éduqués sont surreprésentés pendant les heures de la nuit. Les immigrés, en particulier, représentent un nombre considérable de travailleurs de nuit. Dans un article du *Washington Post*, je lisais qu'être immigré aux États-Unis signifie souvent que l'on va « faire non seulement le travail que les Américains dédaignent mais aussi le nombre heures qu'ils ne feront jamais[6]. ». Quand nous prions pour ceux qui travaillent de nuit, nous prions souvent pour les pauvres, les marginaux et les personnes les plus vulnérables de notre société.

Dans la réalité eschatologique que nous attendons, le travail lui-même sera renouvelé. Le prophète Ésaïe dit à ce propos que Dieu créera de nouveaux cieux et une nouvelle terre où le travail ne sera plus marqué par la peine. Nous travaillerons encore – nous ne passerons pas notre éternité à ne rien faire ou à manger des chips en regardant Netflix – mais ceux qui appartiennent au Seigneur jouiront du fruit de leur travail (És 65.22). Personne ne travaillera en vain. Notre corps *et* notre travail seront glorifiés : « Tout le bon labeur des fidèles serviteurs de Dieu, apparemment enfoui par le temps sous la poussière de l'échec, sera redécouvert et transfiguré dans le nouveau Royaume [...]. Leur travail n'était pas perdu, il aura trouvé sa place dans la construction du Royaume[7]. »

Notre travail a toujours été destiné à être une source de bénédiction, de richesse et de joie qui coulerait pour toute l'éternité. Si nous pleurons sur la dureté et la vanité du travail en attendant la restauration de toutes choses, nous travaillons aussi – usant des dons, des outils et des capacités que Dieu nous a donnés – au renouvellement du travail lui-même et à la transformation des modes d'organisation du commerce de notre monde.

6. Tracy Jan, « They Said I Was Going To Work Like A Donkey. I Was Grateful », *The Washington Post*, 11 juillet 2017, disponible sur : https://www.washingtonpost.com/news/wonk/wp/2017/07/11/they-said-i-was-going-to-work-like-a-donkey-i-was-grateful.

7. Leeslie Newbigin, *Signs Amid the Rubble*, Grand Rapids, Eerdmans, 2003, p. 47.

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

Table des matières



Note de l'éditeur 9

Note de l'auteur 11

Première partie. Prier dans les ténèbres 13

Prologue 15

1. Redécouvrir les complies 21
La tombée de la nuit

2. Veille, Seigneur 33
Souffrance et présence

Deuxième partie. La voie de la vulnérabilité 47

3. Ceux qui pleurent 49
Se lamenter

4. Ceux qui veillent 67
Être attentifs

5. Ceux qui travaillent 79
Restauration

Troisième partie. La diversité des vulnérabilités 93

6. Donne mission à tes anges de garder ceux qui dorment 95
Cosmos et quotidien

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com

7. Prends soin des malades, Seigneur Christ 109
Vivre dans un corps

8. Donne le repos à ceux qui sont fatigués 119
Faiblesse et silence

9. Bénis les mourants 129
Cendres

10. Soulage ceux qui souffrent 141
Consolation

11. Console les affligés 157
Agitation et révélation

12. Préserve le bonheur de ceux qui sont dans la joie 171
Gratitude et indifférence

Quatrième partie. Le dénouement 181

13. Nous te le demandons par ton amour 183
L'aurore

Remerciements 195

Questions et exercices pratiques 199

De la même autrice 215

© Excelsis – Tous droits réservés – XL6.com